

popularité de Bonaparte, et de faire éclater au grand jour l'amour que les Français portaient à l'homme extraordinaire qui dirigeait leurs destinées, qui fécondait le pays de son génie et travaillait à sa prospérité, en ouvrant de tous côtés des routes et des canaux, en donnant des encouragements aux arts, aux sciences, à l'industrie, au commerce, en organisant l'école polytechnique pour former des officiers distingués dans les armes spéciales, des établissements d'utilité générale, une caisse d'amortissement pour opérer le rachat de la dette publique, une banque de France pour faciliter les transactions des négociants, et tant d'autres admirables fondations, la gloire de la France.

Les royalistes espéraient avancer l'époque du retour des Bourbons en s'attaquant au premier consul, et ils n'avaient fait que rendre plus impossible une restauration en France.

Bonaparte s'occupa immédiatement de resserrer les liens d'amitié qui unissaient la République aux États-Unis d'Amérique, et d'entamer des négociations avec la Russie, la Suède, le Danemarck, la Prusse et l'empire d'Allemagne, pour isoler l'Angleterre et mettre à exécution le gigantesque projet qu'il méditait du blocus continental. Il signa en outre un traité de paix avec le Portugal, un autre avec l'Espagne, et rassembla des forces considérables pour en finir d'un seul coup avec la Grande-Bretagne. Le vieux Georges III eut peur pour sa couronne, renvoya son ministre Pitt, qui s'opposait opiniâtrément à toute espèce de conciliation, le remplaça par Addington, et ouvrit avec la République des négociations qui amenèrent la paix d'Amiens.

Ce traité, qui après dix années d'une lutte acharnée contre

toute l'Europe, rendait à la France ses possessions coloniales et lui reconnaissait l'intégralité des provinces qu'elle avait conquises sur le continent, fit le plus grand honneur au premier consul. On peut dire qu'il se trouvait alors à l'apogée de sa gloire; il était devenu l'idole de la France, l'objet de la vénération des autres peuples; ses grandes actions, ses magnifiques travaux lui avaient fait pardonner même par les républicains l'origine de son autorité: malheureusement il voulut être plus grand encore, et il se perdit. Il ne se contenta pas d'occuper la plus haute magistrature de la République, il demanda au Sénat qu'elle lui fût conférée pour toute sa vie. Ce corps ayant décliné sa compétence pour un acte qui violait la constitution, il fit un appel au peuple et posa cette question: « Bonaparte sera-t-il consul à vie? » Trois millions d'électeurs votèrent pour l'affirmative. En conséquence, les sénateurs s'empressèrent de le reconnaître en cette nouvelle qualité; et pour se faire pardonner leur réserve, ils renchérirent sur le vœu des citoyens et lui accordèrent le droit de désigner son successeur.

On est réellement surpris de l'extrême facilité avec laquelle Bonaparte consommait ses usurpations; la France, naguère si terrible dans ses exigences républicaines, si ombrageuse si méfiante, si redoutable les armes à la main, se trouvait sans force, sans énergie pour résister à un homme qui lui enlevait une à une toutes ses libertés. Pour expliquer ce singulier changement dans les idées, on serait tenté d'attribuer à Bonaparte un ascendant surnaturel, une sorte de pouvoir occulte, qu'il aurait exercé sur les esprits; mais le prestige disparaît en partie, si l'on considère que le caractère natio-

nal fut pour beaucoup dans ce brusque revirement; si l'on songe qu'en France, chaque citoyen est habitué à tirer sa gloire individuelle de la gloire de son nom national, s'identifie avec la patrie, au point que tout ce qui est propre à son pays lui devient en quelque sorte personnel; qu'enfin le sentiment national est plus qu'une doctrine, qu'il s'est implanté jusque dans les dernières couches du sol. Sans doute les Français aiment la liberté; mais, avant tout, ils aiment celle de la patrie, celle qui résulte d'une supériorité nationale que rien ne peut gêner dans son développement; ils veulent l'égalité, mais c'est pour que tous aient droit aux mêmes devoirs sociaux; ils veulent la fraternité, c'est-à-dire le dévouement libre du fort au faible. On comprend alors que celui qui se présentait comme la personnification de cette grande unité, comme l'expression vivante du sentiment national, devait être accepté. La France crut Bonaparte aussi loyal, aussi désintéressé qu'il aurait pu l'être; elle se donna tout entière à lui, elle se fia à son honneur, à son patriotisme, et se livra avec une abnégation sublime.

Qui ne sait, hélas! que le pouvoir suprême corrompt les plus nobles caractères! Le héros du peuple devait en faire la fatale expérience. Cependant, au milieu de l'enivrement des grandeurs, au milieu de toutes les pompes des cours, jamais Bonaparte n'oublia la France; il la dota d'institutions et d'établissements qui augmentèrent sa prospérité et la rendirent la reine des nations. Il fonda l'institution de la légion d'honneur, publia le Code civil, qui est devenu le modèle des codes des autres peuples; il organisa l'institut national en quatre classes, celle des sciences, celle de la langue et la

littérature, celle de l'histoire et de la littérature ancienne, et celle des beaux-arts; il créa l'école spéciale militaire de Fontainebleau, et l'école spéciale des arts et métiers de Compiègne; il agrandit encore le territoire de la République des départements du Pô, de la Doire, de Marengo, de la Sezia, de la Stura et du Tanaro.

Les cabinets étrangers ne voyaient qu'avec un dépit mêlé d'exaspération l'ascendant prodigieux que la République et son jeune chef prenaient de jour en jour dans les affaires de l'Europe; celui de Saint-James surtout ne pouvait se résoudre à contempler le spectacle de la grandeur et de la prospérité croissante d'un peuple qu'il avait voulu anéantir, et cherchait constamment par ses écrivains à soulever des inimitiés contre la France, et à raviver les vieilles querelles éteintes. Enfin, le 8 mars 1805, le gouvernement britannique déclara de nouveau la guerre à la République; préalablement il fit saisir tous les bâtiments français qui étaient dans les ports de l'Angleterre, déclara les équipages prisonniers de guerre, et confisqua les marchandises, contre toute espèce d'équité. Par représailles, Bonaparte fit envahir par l'armée d'Italie les états de Ferdinand IV, roi de Naples, l'allié de George III, et envoya le général Mortier dans le Hanovre pour occuper le pays, lever des impositions et s'emparer des canons que renfermaient les places fortes; ce qui fut rigoureusement exécuté. Ensuite il s'occupa de grands préparatifs de guerre; il forma une armée d'observation divisée en six corps, ayant son centre appuyé sur les rivages qui faisaient face à la Manche, et ses deux ailes en Hollande et à Bayonne, c'est-à-dire embrassant un espace de près de

quatre cents lieues de côtes; il activa les travaux de constructions dans tous les ports; visita par lui-même les arsenaux du littoral de l'Océan, et commanda l'armement d'un nombre considérable de chaloupes canonnières pour mettre à exécution son gigantesque projet de descente en Angleterre.

De son côté, notre vieille ennemie n'était point restée inactive; elle avait mis le temps à profit; le nombre de ses vaisseaux de ligne, frégates et bricks armés, avait été porté à cinq cent onze; elle avait en outre réuni une flottille de six cent quatre-vingts petits navires; ses équipages montaient à cent vingt-trois mille marins. L'armée de terre, dans les trois royaumes, avait été également renforcée et s'élevait à cinq cent quatre-vingt-quatre mille hommes. De plus, elle avait élevé des redoutes sur toutes les côtes, et avait barré l'embouchure de la Tamise et celle de l'Humber avec des vaisseaux rasés, hérissés d'artillerie. Et enfin, pour les cas de débarquement, des mines avaient été préparées pour faire sauter les ponts, pour détruire les routes; et il avait été enjoint aux habitants de fuir dans l'intérieur des terres et de mettre le feu à leurs maisons pour ne rien laisser debout derrière eux.

L'Angleterre ne s'en tint pas à ces moyens de défense; Pitt, qui venait d'être rappelé au ministère, eut encore recours à la trahison, et songea à faire assassiner le premier consul pour en finir plus vite avec la France. Une conspiration s'organisa sous les auspices du cabinet anglais; le général Pichegru, le fameux Georges Cadoudal, chef de chouans, et plusieurs nobles émigrés, devinrent les chefs du complot; du Rhin à la Tamise, les conjurés s'entendirent; et pendant que Georges débarquait sur la falaise de Bévillie et se dirigeait

secrètement sur Paris, Pichegru s'y rendait d'un autre côté avec les Polignac, les Rivière, les Lajolais et quelques autres misérables. Sur la frontière rhénane, le duc d'Enghien, fils du prince de Condé, réunissait d'autres complices et se préparait à entrer en France pour gagner la capitale et prendre la direction des assassins. Mais la Providence déjoua les criminels desseins des royalistes; Bonaparte, poussé par une inspiration divine, ordonna la mise en jugement de cinq espions qui avaient été arrêtés dans les journées précédentes et qui se trouvèrent être du complot. L'un d'eux, nommé Querelle, condamné à mort, demanda à faire des révélations pour racheter sa vie, et mit le gouvernement sur les traces des conjurés. Pichegru fut arrêté ainsi que Cadoudal, quelques autres de leurs affidés, et même Moreau, qui avait eu plusieurs entrevues avec eux. Pichegru se pendit dans sa prison, Moreau fut banni du territoire de la République; Georges Cadoudal, qui était doué d'une énergie sauvage, dédaigna de sauver sa vie par un mensonge; il avoua qu'il était venu à Paris du consentement des princes français et du ministère anglais pour tuer le premier consul et rétablir les Bourbons, mais qu'il ne devait agir qu'après l'arrivée d'un prince de cette famille dans la capitale. Du reste, il ne nomma et ne compromit personne. Néanmoins la dernière circonstance de ses aveux éveilla l'attention de Bonaparte et le décida à faire vérifier la situation de tous les Bourbons. Le comte de Provence et le duc d'Angoulême étaient à Varsovie; le comte d'Artois, les ducs de Berry et d'Orléans, les princes de Condé et de Bourbon, à Londres, et le duc d'Enghien à Ettenheim, à une marche du Rhin. Le premier

consul comprit que c'était de ce prince dont Georges avait voulu parler, comme du chef mystérieux dont il attendait l'arrivée, et résolut de le faire enlever.

L'exécution fut confiée aux généraux Ordoner et Caulaincourt, et consommée dans la nuit du 23 au 24 ventôse an XII, 15 au 16 mars 1805; le prince fut immédiatement dirigé sur Paris, déposé à Vincennes, jugé par une commission militaire, convaincu d'avoir porté les armes contre la République; d'avoir offert ses services au gouvernement anglais, d'avoir reçu et accrédité près de lui des agents britanniques; de leur avoir procuré des moyens de pratiquer des intelligences en France, et d'avoir conspiré avec eux contre la sûreté de l'Etat; de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés et de bandits soldés par l'Angleterre, qui était réuni dans les pays de Fribourg et de Bade; d'avoir pratiqué dans la place de Strasbourg des intelligences tendantes à faire soulever les départements circonvoisins; enfin, d'être l'un des auteurs et complices de la conspiration tramée par les Anglais contre la vie du premier consul; en conséquence il fut condamné à mort et fusillé dans les fossés du château de Vincennes.

Ayant échoué dans sa tentative homicide, le cabinet de Londres voulut au moins tirer parti des circonstances pour soulever l'Europe contre la France; il soudoya les ministres des cours étrangères, répandit des millions, et obtint que chaque puissance fit une démonstration au sujet de la mort du duc d'Enghien. Le czar Alexandre, empereur de toutes les Russies, prit le deuil, et envoya une note à la diète de Ratisbonne, accusant le premier consul d'avoir transgressé et violé le droit des nations, en faisant enlever sur le terri-



Dequarré, imp. n. du Fouarre, st. Paris.

toire germanique un prince de la maison de Bourbon. Le roi de Suède formula une note exprimant des griefs analogues; l'empereur d'Allemagne n'osa pas se prononcer, mais il ordonna d'immenses préparatifs de guerre qui indiquaient suffisamment ses intentions ultérieures.

Cette levée de boucliers et les proportions gigantesques sous lesquelles la guerre apparaissait à Bonaparte, lui firent comprendre plus que jamais la nécessité d'anéantir une puissance qui était assez riche pour tenir à sa solde les ministres et les rois du continent; mais sentant également les difficultés d'exécuter son projet de descente en Angleterre dans le moment où il allait avoir toute l'Europe sur les bras, il changea de tactique, prépara les plans du fameux blocus continental, et résolut d'employer ses armées pour forcer les rois à entrer dans ses desseins et pour les contraindre à fermer leurs ports aux Anglais, afin d'enlever à la Grande-Bretagne tous les marchés de l'Europe et tarir d'un seul coup la source de ses richesses. Avant de commencer la lutte, il songea à réaliser le dernier rêve de son ambition; il se fit proclamer empereur par un sénatus-consulte, le 20 floreal an XII, 18 mai 1804, sous le nom de Napoléon I^{er}; et comme si ce n'eût pas été assez d'une couronne impériale pour son front, il voulut y joindre une couronne royale, et se fit offrir celle d'Italie par la République italienne.

Pitt, exaspéré de voir le résultat qu'avaient eu ses machinations pour la fortune de son ennemi, fit immédiatement signer un traité d'alliance offensive et défensive à Saint-Petersbourg, entre la Russie, l'Angleterre, la Suède, le royaume de Naples et François II, empereur d'Allemagne,